



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 108.

DIMANCHE, 17 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE.

Madrid, le 9 avril.

Le roi Charles et la reine sont partis d'Aranjuez, où tout leur retrace le souvenir des affronts qu'ils ont reçus, pour se porter à l'Escurial. Le prince des Asturies, avec son précepteur le chanoine Escoiquitz, et le duc de l'Infantado partent demain matin, pour se rendre à la rencontre de l'EMPEREUR.

Le grand-duc de Berg a passé la revue des divisions du corps du général Dupont, qui sont fort belles.

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 10 avril.

En vertu des ordres de S. M. l'EMPEREUR ET ROI, notre cour a pris le deuil pour 21 jours, à l'occasion de la mort du roi de Danemarck. Il sera de onze jours en noir, et de 10 jours en noir et blanc.

Il y a eu aujourd'hui grande parade sur la place du Palais-Royal.

Hier et aujourd'hui on a ressenti des coups de vent extraordinaires. On ignore encore les dommages que cet ouragan a pu causer.

(Journal de l'Empire.)

RUSSIE.

Petersbourg, le 22 mars.

On vient de recevoir ici une lettre de Tavastheus qui contient les détails suivants :

Nous avons trouvé dans la forteresse de Tavastheus 15 pièces de canon, plusieurs milliers de fusils, beaucoup de caisses de munitions, 3000 pains nouvellement cuits, et en général des vivres qui auraient pu suffire pour la garnison pendant quelques semaines. La forteresse consiste en un château ancien, entouré d'ouvrages construits d'après les règles de la fortification moderne; elle est d'ailleurs en grande partie environnée par un lac. La route qui conduit à Tavastheus, et de là à Tammerfors, passe sur une colline de granit qui a si peu de largeur, que nous avons à peine pu y faire passer quatre hommes de front. Il est étonnant que l'ennemi n'ait pas essayé de faire quelque résistance dans une position aussi favorable.

(Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 4 mars.

On parle ici de différens changemens dans les départemens du ministère, et l'on désigne déjà les nouvelles nominations.

M. le général-major comte de Grunne, est nommé ministre à Cassel; M. le baron de Hugel, qui est aujourd'hui à Naples, doit se rendre à Dresde en la même qualité. M. le baron de Wessenberg est destiné pour remplir à Francfort, auprès de la confédération du Rhin, les fonctions d'envoyé de l'Auriche; M. le baron de Steigentesch est destiné pour Berlin; M. le comte Etienne de Zichy pour la Suède, et M. le comte Appong pour Copenhague.

(Gazette de France.)

PRUSSE.

Berlin, le 5 avril.

Il vient de paraître dans une ville du nord de l'Allemagne, sous la date supposée de Londres, le premier cahier d'un ouvrage périodique, intitulé : *Fusées incendiaires, ou Feu d'artifice pour les Anglais*. Quoique ce titre bizarre ne promette guère une lecture intéressante, il faut avouer que l'auteur a recueilli avec soin plusieurs anecdotes et portraits curieux, tirés des pamphlets anglais.

Ce recueil périodique contient aussi des renseignements d'une nature sérieuse; il cite un missionnaire italien, Papi, qui a parcouru tout l'Indostan il y a peu d'années, et qui assure que,

malgré les listes officiellement publiées à Londres, toutes les forces anglaises dans cette contrée ne s'élèvent qu'à 15 ou 16,000 Européens et 60,000 indigènes. Ces troupes doivent contenir une population de 30 millions d'habitans soumis directement à l'Angleterre, et plus de 50 millions de sujets appartenans aux princes indiens.

(Journal de l'Empire.)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 8 avril.

Les lettres de Venise annoncent que plusieurs négocians de cette ville font équiper des corsaires, destinés à se rendre, sous la protection de la flotte française dans la Méditerranée, pour y donner chasse aux bâtimens anglais, siciliens et maltais. L'exemple des armateurs d'Ancône a fait d'autant plus de sensation dans les autres ports d'Italie, qu'ils ont gagné en très-peu de tems des sommes très considérables. Le commerce des côtes et les liaisons avec Trieste ont repris à Venise beaucoup d'activité, depuis que les vaisseaux anglais ont disparu de ces parages.

(Publiciste.)

INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 13 avril.

LL. MM. l'EMPEREUR et l'Impératrice sont sorties hier, de leur palais, vers le milieu du jour, avec les personnes de la cour qui les ont accompagnées dans leur voyage à Bordeaux. Après avoir traversé la plus belle partie de la ville, elles sont descendues de voiture auprès des bains, et se sont embarquées à bord des yachts qui les attendaient à cet endroit de la rivière; LL. MM. l'ont remontée jusqu'au chantier de construction et même un peu plus haut. On assure qu'elles avaient le projet de visiter l'intéressant hôpital des Enfants trouvés, vis-à-vis duquel elles se trouvaient portées, mais que la difficulté d'aborder sur un fond vaseux y a mis obstacle.

LL. MM. ont ensuite descendu le fleuve, au bruit du canon, et des cris de joie du peuple innombrable assemblé sur la rive, et parcourant ainsi la corde entière de l'arc formé par le port, elles se sont arrêtées à la calle du magasin des vivres. LL. MM. s'y sont fait mettre à terre, et se sont fait conduire dans leurs voitures, jusqu'au vaste bâtiment, construit originairement, avec des frais énormes, pour la mouture des grains, et qui sert aujourd'hui d'entrepôt.

L'EMPEREUR a jeté les yeux sur cet établissement, et rejoignant l'Impératrice, il s'est fait conduire à la Bourse. On peut croire que son unique but, dans cette occasion, n'a pas été de voir l'intérieur d'un des édifices les plus remarquables en ce genre : la bonté et la satisfaction particulières empreintes dans les traits de S. M., pendant qu'elle visitait cette enceinte, permettent de penser qu'elle honorait avec plaisir de sa présence, la demeure, et, pour ainsi dire, les foyers du commerce.

MM. les négocians de la chambre sont venus recevoir S. M. au bas de l'escalier, et l'ont conduite dans la salle du tribunal. Lorsque S. M. a paru à la galerie de la grande salle de la Bourse, les cris unanimes de *VIVE L'EMPEREUR!* se sont fait entendre avec mille vœux pour la conservation d'un prince à qui la France doit son salut et sa gloire.

Avant de descendre, S. M. a salué l'assemblée avec une expression d'estime, d'affection et de bienveillance qui aurait ajouté, s'il avait été possible, aux sentimens qu'on avait déjà pour sa personne sacrée.

Un moment si flatteur pour le commerce de Bordeaux est digne d'occuper les arts, et, sans doute, on emploiera les moyens qu'ils fournissent d'immortaliser une si belle circonstance.

S. M. est partie ce matin pour Mont-de-Marsan, chef-lieu du département des Landes, et Bayonne.

(L'Indicateur.)

Bayonne, le 12 avril.

L'Infant Don Carlos est arrivé dans cette ville. Il a avec lui plusieurs grands d'Espagne, et plusieurs officiers.

Riez (Basses-Alpes), le 6 avril.

Nous avons eu ici une forte gelée dans la nuit du 1^{er} au 2 de ce mois, et, pendant la journée, nous avons ressenti un vent de nord très-froid et très-violent.

C'est à la suite de cette température, que nous avons éprouvé, sur les cinq heures et demie du soir, une secousse de tremblement de terre, qui a duré quatre secondes. Les habitans du quartier des religieuses ont tout-à-coup quitté leurs maisons, et ont cherché à se réfugier hors de la ville. Cependant, nous en avons été quittes pour quelques meubles qui ont été ébranlés ou renversés; nous n'avons pas essuyé d'autres dommages.

Il n'en est pas ainsi des contrées de l'ancien Piémont; on apprend que des secousses s'y font encore sentir dans les montagnes, depuis le 2 avril, et qu'un grand nombre de bourgades sont désertes, les habitans s'étant retirés dans les champs. Des églises ont été renversées, quantité de bestiaux ont péri; un grand nombre de maisons sont endommagées.

Cologne, le 10 avril.

Un débordement de la Wupper, qui a eu lieu le 7 et le 8 de ce mois, a enseveli sous les eaux une grande partie de la ville d'Elberfeld. Quantité de personnes s'y sont vues réduites à s'enfermer dans leurs maisons, où elles ont éprouvé des privations, et à contempler ce spectacle du haut de leurs fenêtres. L'inondation a fait des progrès si rapides, qu'un grand nombre d'habitans de cette ville et des environs ont eu le chagrin de voir leurs marchandises gâtées ou emportées par les eaux. Jusqu'à présent, nous n'avons pas connaissance que d'autres dommages soient le résultat de cet événement.

Paris, le 16 avril.

MINISTÈRE DU GRAND LUC.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de Claude Sidoine, Michel Duroc, ancien capitaine de dragons au service de France, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Mirecourt, département des Vosges, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-François Renaud, dont on n'a pas de nouvelles depuis vingt ans.

Par jugement du 1^{er} décembre 1807, sur la demande des Fabriciens de l'Eglise de Jovenzan, sous le titre de Saint-Ours,

Le tribunal de première instance à Aoste, département de la Doire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean Gontier-de-Jean-Pantaléon, disparu depuis environ 25 ans de Jovenzan, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Elisabeth Barth, épouse autorisée de Pierre Schanck, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Cousel, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Théobald ou Thiébaud Barth, de la commune de Boosen.

Par jugement du 7 messidor an 13, sur la demande de François et de Jean-Pierre Charpentier, de la commune de Trois-Moustiers,

Le tribunal de première instance à Loudun, département de la Vienne, a déclaré l'absence d'Urbain Charpentier, leur père.

Par jugement du 9 janvier 1808, sur la demande du sieur Jean-Pierre Giroud, receveur de l'enregistrement, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a déclaré l'absence de Pierre Paul Sellon.

Par jugement du 8 février 1808, sur la demande des mariés Antoine Jammé, et Marie-Anne Brandoux, et autres,

Le tribunal de première instance à Albi, département du Tarn, a déclaré l'absence de Jean Brandoux.

Par jugement du 5 février 1808, sur la demande des héritiers présomptifs de Paul Grimm,

Le tribunal de première instance à Deux-Ponts, département du Mont-Tonnerre, a ordonné une enquête pour constater l'absence dudit Paul Grimm, disparu depuis plus de 40 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 27 janvier 1808, sur la demande de Gervaise Monge, veuve Lyannaz,

Le tribunal de première instance à Genève, département du Léman, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean, François, Joseph et Pierre Monge, ci-devant domiciliés à Saint-Julien.

Par jugement du 18 août 1806, sur la demande de la dame Marie-Claudine Mermet, femme procédant de l'autorité du sieur Laurent Jacquenod, laboureur, demeurant à Choux,

Le tribunal de première instance à Saint-Claude, département du Jura, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Mermet, disparu depuis plus de 30 ans.

Par jugement du 29 janvier 1808, sur la demande de Jean et Françoise Bouguard, demeurans à Nozoy-l'Archevêque, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-François Henri, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 25 janvier 1808, sur la demande d'Anne-Rose Demange, veuve Perrise,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Demange, parti en l'an 7 pour les armées.

Par jugement du 10 janvier 1808, sur la demande de Martin Vallières, bourelrier à Dammarie-le-Luisant,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Gilles Vallières, parti comme volontaire en 1792 pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le mois de germinal an 2.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Sur Goldoni et son théâtre.

PREMIER ARTICLE.

Des imitations plus ou moins heureuses de quelques-unes de ses pièces, et sur-tout son excellente comédie du *Bourru bienfaisant*, ont familiarisé les Français avec le nom de Goldoni, qui s'est naturellement associé à ceux de nos auteurs dramatiques. Mais, indépendamment des changemens nécessaires que subissent les drames étrangers, pour passer sur la scène française, les imitateurs n'ont pas toujours indiqué à la reconnaissance publique les sources où ils avaient puisé; et leur choix, d'ailleurs, ne s'est pas constamment arrêté sur les chefs-d'œuvre du poète italien. Si l'on en excepte *Molière*, la *Jeune Hôtesses* et *Pamela*, adaptés avec succès à notre théâtre, il faut convenir que le goût n'a pas toujours dirigé les autres imitateurs. Les *trente-deux infortunes d'Arlequin*, l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, les *Caquets*, etc., ne suffisaient pas sans doute pour donner aux Français une idée juste des talens d'un homme nommé de son vivant *le Molière de l'Italie*, et que la postérité, sans le mettre précisément à côté de *Molière* auquel elle ne comparera personne, placera du moins toujours dans la classe des génies supérieurs. Elle honorera à jamais d'une distinction particulière l'homme étonnant qui a donné au théâtre, ou livré à la presse, près de deux cents comédies d'intrigue ou de caractères; qui a vu dix-huit éditions de ses Œuvres, et ses pièces accueillies sur tous les théâtres, et traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. Examinons maintenant à quel titre il tient ce rang distingué dans le monde littéraire.

Quelque jeune que fût Goldoni, quand ses premières idées se tournèrent du côté du théâtre, il fut frappé de l'état déplorable où il trouva la

scène italienne; et dès lors il osa former le projet, et concevoir l'espérance de la réformer insensiblement. Le projet était hardi, et le travail immense: il eut le bonheur cependant d'arriver au but qu'il se proposait. Mais, pour mieux apprécier ses efforts et l'étendue de son génie, écoutons le décrire lui-même une partie des abus qui régnaient alors sur le théâtre italien.

« Depuis plus d'un siècle, dit-il, le théâtre comique avait dégénéré parmi nous au point de se rendre l'objet du mépris des autres nations. Qu'offrait en effet la scène italienne? de pitoyables arlequinades, des lazzi, des intrigues scandaleuses, des équivoques grossières; des pièces aussi ridiculement imaginées, que maladroitement conduites; aucune idée des mœurs; pas l'ombre d'un plan: bien loin de remplir le premier objet, le but le plus respectable de la comédie, la correction du vice, ces misérables farces le fomentaient au contraire, en excitant le rire de la populace ignorante, et d'une jeunesse sans frein comme sans mœurs. Les gens instruits s'indignaient; et les honnêtes gens, que le besoin d'un délassement quelconque entraînait malgré eux à des spectacles aussi dégradés, se gardaient bien d'y conduire leur innocente famille, qui ne pouvait y recevoir que des leçons, et n'y trouver que des exemples de corruption. » (*Préface de l'édition de Turin.*)

Tel était l'état du théâtre italien au commencement du dix-huitième siècle, époque à laquelle le nôtre jouissait déjà de toute sa gloire, puisque Corneille, Racine et Molière l'avaient enrichi de tous leurs chefs-d'œuvre. La traduction avait fait passer sur la scène italienne quelques pièces des théâtres français et espagnol. Mais, comme l'observe avec raison Goldoni lui-même, de simples traductions ne pouvaient opérer, en Italie, la révolution désirée par les amis des mœurs et des lettres. D'ailleurs, la traduction peut faire connaître et goûter la tragédie, parce que la tragédie peint des passions qui sont de tous les tems et appartiennent à tous les pays. Mais la comédie tient de trop près aux mœurs d'un peuple pour s'accommoder aisément à celles d'un autre peuple: les ridicules qu'elle attaque ne sont le plus souvent que des convenances locales assujetties à la mobilité de l'opinion et à la différence des climats. Ce qui nous paraît le comble de l'extravagance, est quelquefois la chose du monde la plus simple en Angleterre; et ce qui révolte un Anglais, ne souffre pas en Italie la moindre difficulté. Voilà ce qui fait principalement de la comédie une production, et, pour ainsi dire, une propriété vraiment nationale. Les Anglais, par exemple, ont un cas infini des comédies de *Congreve*, de *Wicherly*; leur premier titre à cette admiration, c'est qu'elles offrent, disent-ils, une peinture fidelle des mœurs et des travers de la nation; mais c'est précisément pour cela qu'elles sont excellentes à Londres, et qu'elles ne vaudraient rien par-tout ailleurs. Les pièces même de caractère qui combattent des vices généraux, tels que *l'avarice*, *l'hypocrisie*, la *misanthropie*, etc., etc., ne sont pas susceptibles de passer, sans altération, d'une contrée à une autre; parce que ces vices, quoique toujours les mêmes dans le fond, prennent nécessairement la teinte du caractère national. Un avarice est autrement avarice en France, en Angleterre, etc. Comparez *l'Avarice* (the Miser) de *Fielding*, avec celui de Molière; *l'Homme au franc procédé* (the plain dealer), avec notre *Misanthrope*, et ces différences ne vous échappent pas.

C'était donc un projet très-louable, sans doute, mais démontré inutile par l'expérience, que celui de réformer la comédie italienne par la traduction des comédies étrangères; et le zèle des traducteurs fut bientôt refroidi par le peu de succès de leurs tentatives. Ainsi, l'Italie, qui, jadis le berceau de tous les arts, les avait une seconde fois vu naître dans son sein; l'Italie, qui applaudissait dès le seizième siècle, la *Sophonisbe* du Trissin, l'*OEdipe* d'Anguillara, la *Mariamne* de Dolce, tandis que la scène française était en proie aux Jodelle, aux Garnier, aux Hardy; l'Italie n'avait pas encore, au dix-huitième siècle, une comédie supportable. Celles de Rozzi ne sont que des farces grossières; celles de l'Arioste ont le mérite du style et celui de l'intrigue; mais le fond en est ordinairement si trivial, et les mœurs si mauvaises, que quand Riccoboni voulut remettre au théâtre la *Scholastica* de ce poète fameux, elle fut très-mal accueillie des spectateurs, et n'alla pas jusqu'à la fin. Le docte Piccolomini, qui a tant et si bien écrit sur la morale, composa aussi pour le théâtre trois comédies en prose, dont la première est célèbre du moins par son époque; elle fut représentée pour la première fois en 1536, à l'occasion de l'entrée solennelle de Charles-Quint à Sienne. Nous ne parlerons de la *Mandragore* de Machiavel, que parce que la réputation de son auteur ne nous permet pas de la passer sous silence. Il serait difficile d'imaginer un ouvrage plus scandaleux: il ne s'agit de rien moins que d'un adultère, favorisé par le

complaisant époux, et dirigé par un moine pervers.

On trouve dans les œuvres du poète Rousseau une imitation de cette dernière pièce: le fonds de l'intrigue et les traits principaux sont très-adoucis; mais l'ouvrage est en général au-dessous du médiocre. Le nom seul de *L'Arétin* dispense d'entrer dans aucun détail sur ses comédies.

Ce n'était donc ni dans leurs anciennes comédies, ni sur le théâtre de leurs voisins, que les Italiens devaient chercher et pouvaient se flatter de trouver les moyens de tirer leur scène de l'avilissement où elle était tombée. C'était au milieu d'eux, que devait naître l'homme de génie capable d'opérer une pareille réforme: Goldoni en eut la gloire. Il s'annonça en 1742, par la *brave Femme* (*la Donna di garbo*), comédie d'intrigue à-la-fois et de caractère, qui réussit complètement, et acheva d'ouvrir les yeux sur les vices révoltans des pièces précédentes. Dès-lors on commença à concevoir l'idée et la possibilité d'une réforme: les bons esprits en embrassèrent avidement l'espérance; on applaudit, on encouragea l'auteur, et l'on cria sans doute alors au Molière italien: *Courage, Goldoni, voilà la bonne comédie!*

Mais c'était peu de purger le théâtre des platitudes grossières qui le défiguraient: les vices de Goldoni s'étendaient plus loin. Il voulait ramener la comédie à ses vrais principes, à son premier objet. C'est là que l'attendaient des difficultés presque insurmontables; c'est là qu'il eut à lutter contre le préjugé qui ne concevait pas que la comédie italienne pût exister sans *masques*. Cette bigarrure monstrueuse dans les traits du visage, dans le costume et dans l'idiôme, révoltait avec raison Goldoni; c'était un reste de barbarie qu'il eût voulu faire disparaître totalement, et auquel cependant il fut obligé de se soumettre lui-même, pour faire goûter ses ouvrages au parterre italien. Tout en accueillant avec transport des productions si nouvelles pour eux, les compatriotes de Goldoni voyaient avec regret que la réforme projetée tendait évidemment à la suppression des quatre masques de l'ancienne comédie. On murmurait tout haut de l'atteinte prétendue portée à un genre de comédie dont l'Italie seule était en possession, et que les peuples voisins n'avaient jamais pu imiter. Venise voulait son *Pantalon*; Bologne, son *Docteur*; et Bergame plaidait avec chaleur la cause de son *Arlequin*.

On a peine à concevoir cette obstination, de la part d'un peuple à qui l'Europe doit la renaissance des arts, et celle du théâtre en particulier; qui ne se borna point à imiter seulement les anciens, mais qui créa même de nouveaux plaisirs, en étendant la carrière dramatique.

Le drame pastoral, par exemple, est une invention moderne, dont l'honneur appartient uniquement à l'Italie; et, ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que les premiers ouvrages écrits dans ce genre aimable, n'ont point été surpassés par ceux que l'on a faits depuis. Qu'opposer à l'*Aminté* du Tasse, au *Pastor fido* du Guarini? Ces deux charmans ouvrages, reçus avec enthousiasme dans leur nouveauté, constamment accueillis depuis, et traduits dans toutes les langues modernes, sont des monumens immortels de la délicatesse de leurs auteurs, et de la douceur harmonieuse de la langue italienne. Ce nouveau genre de drame fit naître bientôt après l'idée de renouveler l'alliance si ancienne et si naturelle de la poésie et de la musique. Octave Rinuccini et le musicien Jacques Péti en donnèrent le premier exemple; et leur *Daphné*, le premier drame lyrique qui ait existé, fut représenté à Florence en 1594. Cette tentative fut heureuse, et produisit une foule d'imitateurs. Mais le nouveau genre ne tarda pas à dégénérer; bientôt le poème fut compté pour rien, et tout fut asservi au caprice du musicien, ou sacrifié à la vaine pompe des décorations. Les gens de lettres ouvrirent les yeux, et, sur la fin du 17^e siècle, un certain André Moniglia, de Florence, composa plusieurs opéras, où l'on trouve, du moins, une action et quelque régularité. Mais la gloire de donner à la poésie lyrique plus de dignité à-la-fois et plus d'énergie, était réservée au célèbre Apostolo-Zeno; et celle de la porter au plus haut degré de perfection où elle puisse atteindre, devait être le partage de l'immortel Métastase.

L'Italie retentissait du nom de ces deux grands hommes, quand Goldoni commença à travailler pour le théâtre; ses premiers essais même furent des tragédies lyriques. Avant de faire représenter son opéra de *Gustave*, il fut bien aise de consulter Apostolo-Zeno, qui le reçut avec bonté, l'écouta avec intérêt, et lui dit sans flatterie ce qu'il pensait de ce premier ouvrage. Le jeune auteur voulait déchirer son manuscrit sur le champ; Zeno l'en empêcha, lui donna des conseils, et lui présagea des succès. C'est ainsi que le fameux poète romain Cecilius avait accueilli autrefois l'*Andrienne* de Terence, et encouragé son auteur. Melpomène reçut aussi les hommages de

Goldoni; et *Bellisaire*, son premier ouvrage de marque, prouva que l'auteur pouvait s'élever et se soutenir quelquefois au ton de la tragédie. Mais sa gloire véritable, ses titres les plus assurés à l'immortalité, sont plus de cent comédies, toutes d'intrigue ou de caractère; toutes en trois actes ou en cinq, et la plupart en vers.

Toujours exact dans ses peintures, comique, quoique trop uniforme dans ses intrigues, vrai dans son dialogue, il n'est guère de ridicule qu'il n'ait attaqué, de caractère qu'il n'ait mis à la scène. Souvent même, mécontent d'un premier essai, ou s'apercevant que quelque nuance principale d'un caractère avait échappé à son pinceau, il le reproduisait dans un autre ouvrage, et le plaçait de manière à faire ressortir sans effort les traits nouveaux sous lesquels il le présentait. Cette attention scrupuleuse caractérise l'observateur philosophe; et cette facilité à se replier sur soi-même, dénote l'homme extraordinaire. Personne, au surplus, n'avait plus réfléchi sur son art, que Goldoni; ses préfaces en font foi, et il sera facile d'en extraire la meilleure poétique peut-être, que l'on puisse donner de la comédie.

L'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal s'étaient souvent adressés à Goldoni, pour enrichir leurs théâtres de ses productions, et plusieurs cours disputaient à l'Italie l'avantage de le posséder. La France se mit sur les rangs, et obtint la préférence; Goldoni arriva à Paris en 1761. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait trop aisément cédé à sa première impulsion: des mœurs nouvelles à étudier et à peindre; le genre de nos spectacles et le caractère de nos spectateurs si différents de ceux de l'Italie; la supériorité désespérante de nos pièces et de nos acteurs, tout inspira à Goldoni une trop modeste défiance de ses talents, et il fut assez grand pour avouer ses craintes. Cependant il avait contracté un engagement; il voulut le remplir; il travailla, et donna au théâtre italien, dans le cours de deux ans, une vingtaine de pièces, qui ne justifiaient, aux yeux des Français, ni ses talents ni sa renommée. Le peu de succès de ses pièces italiennes en France, éloigna complètement Goldoni de ce genre de spectacle; mais il suivit le théâtre français avec assiduité. L'ensemble et la perfection des talents qu'il réunissait alors, inspirèrent au poète italien le désir de travailler pour d'aussi grands acteurs. Lui-même traite quelque part ce projet de témérité; cette témérité fut heureuse, et nous valut le *Bourru bienfaisant*. Cet estimable ouvrage termina la carrière dramatique de Goldoni, et il fut vaillamment de dire de lui qu'il se reposa sur des lauriers.

P. S. Je donnerai, dans un second article, l'extrait de quelques pièces de cet auteur célèbre, en m'attachant principalement à celles qui ont fourni des imitations à la scène française.

AMAR.

VOYAGES.

Sur les Monténégrins.

A la tête d'un poème intitulé : *Il Montenegro*, publié à Venise en 1806, et dont l'auteur est M. Nicolo Ivello, de Spalatro, en Dalmatie, on trouve une notice géographique et historique sur la peuplade des Monténégrins, peuplade si fameuse et si mal connue.

En voici la substance :

« Une chaîne de montagnes escarpées s'élève entre l'Albanie turque, la Bosnie et le pays de Cattaro; c'est parmi les branches de cette chaîne qu'on trouve une contrée isolée, nommée par les indigènes *Czerna Gora*; les Italiens traduisent ces mots esclavons par *Monte-nero*, ou, selon le dialecte vénitien, *Montenegro*.

« Depuis un temps immémorial, cette contrée est divisée en quatre cantons, nommés :

- « *Cateniska Naja*.
- « *Riecka Naja*.
- « *Gernetza Naja*.
- « *Lesienska Naja*.

« Sous le gouvernement du *Vladika*, ou évêque actuel, les Monténégrins ont conquis le district de *Monti-supérieure* (montagnes supérieures), le long du fleuve Schinitza, qui était sous la domination des Turcs.

« Les Monténégrins comptent 20 000 hommes propres à porter les armes. (Généralement les géographes n'en admettent que 12 000, et peut-être c'est encore trop pour un si petit pays.)

« L'aspect des montagnes arides et des sombres rochers est adouci par l'agréable contraste des collines verdoyantes, des vallons et des plaines qu'arrose le *velika vica*, c'est-à-dire, la grande rivière. Ce petit fleuve ainsi que la Schinitza s'écoulent dans le lac de Sentari. Le terrain est passable-

ment fertile. La pêche, le bétail, la chasse et l'agriculture contribuent à faire subsister les habitants; cependant ils ne pourraient se nourrir de leurs propres blés que pendant trois ou quatre mois; mais ils exportent beaucoup de moutons et de fromage.

« Dans leur caractère, les Monténégrins réunissent à des manières extrêmement sauvages et grossières un certain air de fierté et de fermeté. Ils ont les conceptions faciles, beaucoup d'intelligence, beaucoup et même trop d'astuce. Les sciences et les arts leur sont étrangers; il y a peu d'individus qui sachent lire et écrire dans leur propre langue, qui est un dialecte de l'esclavon. Parmi leurs noms propres, il y en a beaucoup qui ne ressemblent point du tout à ceux usités en Dalmatie; par exemple : *Bartissa*, *Novack*, *Stanco*, *Grujo*, *Mergen*, *Manoilo*, *Rachita*, *Bistra*, etc.

« Leurs armes font le seul ornement de leur personne; dans cette espèce de luxe national, il regne la plus grande émulation. Ils sont fidèles aux principes dits de la chevalerie, et qu'on doit plutôt appeler principes des peuples gothiques. Leur amitié est inviolable; leur hospitalité est franche et désintéressée; mais aussi rien n'efface dans leur âme le souvenir d'une offense : le sang de l'offenseur ou celui de ses parents peut seul éteindre dans leur cœur la soif de la vengeance.

« Le suprême magistrat de ce peuple s'appelle *vladika*; c'est un évêque de l'église grecque orientale. Il réunit les qualités de législateur, d'administrateur, de pontife et de général en chef. Les Monténégrins ont pour lui une obéissance aveugle; il leur parle au nom du ciel, et aussitôt ils s'enflamment ou s'apaisent, volent à la mort ou déposent les armes au gré de ce chef adoré.

« Ces peuples, habitants d'une contrée sauvage, chérissent toutes les idées superstitieuses; ils croient aux esprits, à la magie; ils voient les ombres de leurs ayeux planer parmi les nuages; ils leur adressent la parole au milieu du silence de la nuit; ils croient entendre leur voix qui crie vengeance contre leurs assassins; ils leur donnent souvent des commissions pour d'autres morts; en un mot, les Monténégrins ont dans leur idée des communications suivies avec l'autre monde.

« Leur poésie (car on devine bien qu'un semblable peuple doit en avoir); leur poésie, dis-je, roule toute entière sur les grands phénomènes de la nature, tels que les météores, les mugissements des cataractes, le sifflement des vents.

« Une vie frugale, des mœurs austères et la pureté de la foi conjugale maintiennent la constitution robuste dont la nature a doué ces montagnards. Les femmes mêmes ont tous les traits de la force physique : leurs yeux noirs charmeraient des cœurs moins sauvages; mais leur puissance est nulle sur les Monténégrins; les épouses et les filles vivent dans une espèce d'esclavage.

A cet extrait de la notice de M. Ivello, nous joindrons quelques détails sur le *vladika* actuel des Monténégrins, tirés d'un journal allemand (1).

« Le *vladika* ou évêque Peter Petrowich, chef actuel des Monténégrins, est né de parents pauvres à Negussi, village monténégrin, voisin de Cattaro. Après avoir passé par tous les ordres ecclésiastiques, il fut sacré évêque par Carlovitz en 1777. Il alla à Vienne, où l'empereur Joseph l'honora de présens magnifiques, et ensuite à Pétersbourg, où il fit la connaissance de l'abbé Dolci, Ragusain, qu'il ramena avec lui en qualité de secrétaire. Jusqu'à l'avènement de ce *vladika*, les Monténégrins avaient eu un magistrat civil électif appelé *Gubernatore* et deux *Sardars* ou chefs de chacune des quatre *Najas*. Peter Petrowich sut s'emparer d'un pouvoir presque absolu qu'il a employé pour accroître le bien-être intérieur de sa patrie. Attaché aux Russes, il avait pris les armes contre les Turcs en 1788; il les attaqua encore en 1795, et conquit sur eux le district de *Monti-Supérieure*; il obtint l'ordre d'Alexandre Newsky. En 1804, il fut accusé d'être d'intelligence avec les Français, mais il rejeta tout sur l'abbé Dolci, qui mourut en prison. A cette même époque, le conseiller-d'état Sankowsky sut engager les Monténégrins à prêter foi et hommage à l'empereur Alexandre 1^{er}.

(Extrait des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun.)

N. B. Les V^e et VI livraisons paraissent chez M. Buisson, Libraire, rue Gît-le-Cour, n^o 10.

LITTÉRATURE. — VARIÉTÉS.

AU RÉDACTEUR.

Plusieurs personnes paraissent être d'une opinion qui tiendrait à faire regarder les poèmes

(1) *Hallische Allgemeine Literaturzeitung*, n^o du 6 octobre 1807.

d'Ossian, comme supposés et composés par Macpherson. Je suis très-loin de la partager, et je vous avouerai que je trouve dans cet ouvrage tant de beautés originales, et de premier ordre, qu'il m'est impossible de croire que celui qui les aurait imaginées eût été assez dépourvu d'amour-propre, pour sacrifier la gloire qui pouvait lui en revenir, au vain plaisir de mystifier l'Europe littéraire; mais, d'un autre côté, n'est-il pas possible que Macpherson ait rassemblé des morceaux à la vérité originaux, mais sans aucune liaison, et qu'il en ait imaginé une; que, d'un autre côté, il ait, par un style poli, fait disparaître toutes les aspérités de l'original? Dès les premiers vers que cet ouvrage me vint entre les mains, je fus assez porté à croire l'un et l'autre, d'autant mieux que le style ne me paraissait pas s'accorder avec l'antiquité qu'on attribuait à l'original; delà je conçus un grand désir de le connaître dans sa propre langue; mais il n'y avait aucun moyen de me satisfaire; c'était en vain que Macpherson avait promis la publication du texte gaélique ou erse; la mort l'a surpris avant de l'avoir effectuée. Heureusement que ses matériaux ont été recueillis par une Société particulière des montagnards d'Ecosse (*highlanders*); ils viennent enfin de donner au public une édition superbe de leur poète national. En regard du texte gaélique, se trouve une traduction littérale latine; en sorte qu'il est absolument traité comme Homère.

Je me suis empressé d'examiner cet ouvrage, autant que d'autres occupations ont pu me le permettre; et par le moyen de l'interprétation latine, j'ai essayé d'en traduire, le plus littéralement possible, quelques passages. J'y ai rencontré un épisode assez remarquable, qui n'avait point été publié par Macpherson, ni par conséquent par Letourneur. Je l'ai traduit en entier. C'est une version littérale, faite en quelque sorte mot à mot; mais par là même j'ai cru qu'elle contribuerait à donner une idée plus exacte de l'original. Le morceau m'a paru mériter quelque attention. Je pourrai, dans un autre numéro, ajouter quelques observations qui mettront à même de juger de l'authenticité de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, DU PETIT-THOUARS.

Episode du Poème de Fingal, par Ossian; morceau qui n'a pas été traduit par Macpherson, ni par conséquent par Le Tourneur.

Traduction littérale, faite sur l'original erse ou gaélique.

« Fils de mon fils, dit alors le roi (Fingal), Oscar, chef de notre illustre jeunesse, je vois le brillant de ton épée, comme l'éclair de la montagne dans la tempête. L'ennemi tombe sous ta main dans la bataille, comme les feuilles arrachées par le vent d'hiver. Marche avec fermeté sur les traces de tes ancêtres, et ne cesse pas d'être comme ils ont été, quand le victorieux Treunmor vivait, ainsi que Trathal le père des braves guerriers.

« Ils combattirent dans toutes leurs batailles avec succès, et ils terminèrent tous leurs débats avec gloire. Par-là leur renom se perpétuera dans les chants, et ils seront célébrés par les Bardes futurs. Oscar, soumetts par le bras puissant de la bataille, mais, épargne toujours celui qui est faible. Sois comme le torrent rapide de l'hiver, pour résister à l'ennemi puissant de Feinni, mais sois comme la brise favorable de l'été, pour ceux qui sont affaiblis par le besoin. C'est ainsi qu'a été Treunmor (1) pendant sa vie. Trathal lui a toujours ressemblé, Comhal a toujours marché sur ces traces honorables; de même Ossian a toujours secouru les faibles, et c'est pour leur défense que ma main s'est étendue. Avec joie j'ai été à leur rencontre, et ils ont trouvé protection et amitié, sous l'ombre sanglante de mon épée. Je n'ai jamais méprisé l'homme, quelque faible qu'il fût dans le combat; je n'ai jamais répandu le sang de mon ennemi, s'il a choisi de se retirer en paix. Mais comment le roi du désert pourrait-il encore se vanter de la force de son bras? Ce qui me reste cependant, quoique blanchi par les ans, montre assez que je n'ai pas été faible autrefois.

« Comme toi, Oscar, j'étais dans ma jeunesse, lorsque Fainneasolis (languissant éclat) vint d'au-delà de la mer; un rayon de soleil semblait l'orner avec complaisance; du roi de Craca cette vierge était fille. Je revenais alors de la montagne de Guibin, avec un petit nombre de mes sujets à ma suite. Une barque aux voiles blanches parut à ma vue; elle n'était d'abord que comme un brouillard chassé par le vent. Quand elle approcha du rivage, je vis une belle vierge au sein relevé; sa chevelure ondoyait, agitée par le vent; ses joues incarnates étaient arrosées de larmes.

(1) Fingal rappelle ici six générations : 1^{re} Treunmor; 2^e Trathal; 3^e Comhal; 4^e Fingal; 5^e Ossian; 6^e Oscar. Il est à remarquer que tous ces noms ont une signification précise dans la langue gaélique.

Je lui dis : Vierge de beauté ! calme toi. Qui excite ces sanglots de ta poitrine ? Ne puis-je pas, quoique encore jeune, te donner protection. O fille de l'Océan ; peu, jusqu'à présent, ont éprouvé mon bras dans la bataille ; mais ce cœur est fort et exempt de crainte.

« Vers toi je fuis, ô chef des peuples ! guerrier de si belle apparence et de si noble mine ! Vers toi, je fuis, ô fils de Comhal, dont le bras soutient tout être faible. Le roi de Craca me remarqua une fois ; il est comme un rayon de soleil, à la tête de sa race. Depuis ce moment, il fit retentir la montagne de Gealmalle de ses soupirs funestes pour Fainneasolis. Le chef de force aima donc sa propre fille. Son épée dévastatrice, comme un rayon de lumière, brilla toujours à son côté ; mais son sourcil est toujours sombre, une féroce tempête agite toujours son âme. J'ai frappé de la rame les vagues de l'Océan pour l'éviter ; mais, hélas ! le voilà encore qui me poursuit !

« Reste sous l'ombre de mon bouclier, lui dis-je, ô rameau de beauté ! Si ma main n'est pas plus faible que mon courage, il sera repoussé de Fainneasolis. Je puis te cacher dans une secrète caverne ; mais jamais on n'entendra dire que Fingal ait fui. Quelque danger qui menace, je braverai la tempête des piques aiguës.

« Fils des montagnes, reprit-elle, je crains la force du grand et terrible Borbarfir (autre nom du roi de Craca) ; comme les feuilles d'un bois agité par le vent, les héros tombent sous ses coups, côte-à-côte, dans le champ de bataille.

« Je vis alors les larmes sur ses joues. La pitié et l'amour me saisirent ensemble. Alors comme une vague horrible parut la barque du terrible Borbarfir, bondissant avec légèreté sur la mer. Une trace blanche était derrière sa barque ; approché du rivage, il sauta dessus avec fracas ; je lui dis alors : Toi qui viens de l'Océan, rapide étranger, qui vogues, (chevauches) sur les vagues, partages la joie de mon palais ; de mon palais, préparé pour les étrangers ; mais si un combat sanglant est de ton choix, combattons pour Fainneasolis !... Il s'arrête alors près de moi, frémissant de rage ; il l'aperçoit, bande son arc, et la tue.

« Ta main est sûre, lui dis-je, mais c'est quand ton ennemi est faible : tourne sur moi ta lance et ton épée. Nous combattîmes ; le combat ne fut pas faible. Le héros succomba sous mon épée.

« Nous plaçâmes, sous deux pierres, dans le tombeau, d'un côté le père, de l'autre la fille (d'un côté l'amant, de l'autre l'aimée). Nous plaçâmes aussi l'épée du vaillant héros dans la maison étroite près du rivage ; et quant à Fainneasolis qui dort dans la tombe, souvent les Bardes ont élevé (pour elle) leurs voix plaintives. Exempt d'orgueil, je m'élançai vers le sommet ; toujours j'ai porté du respect aux héros. Le combat sanglant est horrible, même quand le guerrier ennemi est terrassé.

« Oscar, c'est ainsi que j'ai été dans ma jeunesse. Poursuis dans la même voie jusqu'à ta vieillesse ; ne recherche point le combat sanglant, mais ne l'évite pas quand il se présente. »

POÉSIE.

L'ORAGE.

Traduction de Métastase.

Bergère ne crains rien, et suspends ta colère !
Je ne viens pas ici te parler de mes feux :
Je sais que ce langage a trop su te déplaire,
Je le sais, il suffit : mais regarde les cieux,
Vois, comme autour de nous tout annonce l'orage ;
Ramène tes moutons de ce gras paturage,
T'aider, Eléonore, est tout ce que je veux.

Quoi ! tu ne trembles pas ! vois ces nuages sombres
Dans les airs, par degrés, amonceler leurs ombres :
Vois monter, vois voler au gré des aquilons
La poussière et la feuille en épais tourbillons.
Ces rares gouttes d'eau tombant sur ton visage,
Ce murmure des bois agités par les vents,
Le vol humble et douteux de ces oiseaux tremblants ;
Tout me fait craindre hélas !... dieux ! trop juste présage !
Viens, viens, il n'est plus temps de songer aux troupeaux.
L'éclair brille déjà ; déjà la foudre gronde,
Viens, hâte-toi ; vois-tu cette goutte profonde ?
Nous allons sans danger y goûter le repos.
Mais quel nouvel effroi !... comme ton cœur palpite !
Tu trembles ! ah ! banais la frayeur qui t'agite,

Je serai près de toi sans te parler d'amour.
Oui ; que je reste ici tout le tems de l'orage,
Quand la foudre et les vents auront calmé leur rage,
Bergère ingrate, alors je quitte ce séjour.
Sois tranquille, suis-moi dans cet antre paisible
Où la foudre et l'éclair n'ont pénétré jamais ;
Ces masses de rocher et ces lauriers épais
Nous fournissent contre eux un rempart invincible,
Viens donc ici t'asseoir et respirer en paix.

Tu me serres la main !... O bonheur plein de charmes !
Je sens tes bras éraillés pressés autour de moi,
Comme si je voulais me séparer de toi.
Quoi ! moi, t'abandonner ? Disperse tes alarmes.
Je ne partirai point, dût le ciel en courroux...
Combien je desirais un instant aussi doux !
S'il naissait de l'amour et non pas de la crainte !
Ah ! laisse à ton Auguste un espoir si flatteur.
Ne t'imposais-tu pas une dure contrainte ?
Peut-être tu m'aimais ; peut-être la pudeur
Et non pas le mépris fit naître ta rigueur.
Ces palpitations, cette frayeur extrême
Seraient-ils de l'amour un heureux stratagème ?
Tu gardes le silence et tiens les yeux baissés,
Tu rougis, tu souris... O touchante éloquence !
Va, va, ne parle point, ce modeste silence,
Ta rougeur, ton sourire en disent bien assez.

Dût encore gronder l'orage sur ma tête,
Ce jour est de mes jours le plus cher à mes yeux.
Il ne me reste rien à demander aux dieux :
J'ai retrouvé le calme au sein de la tempête.

AUG. DE LABOUISSÉ.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Une représentation extraordinaire va être incessamment donnée aux termes du règlement, au bénéfice de M. Chéron, ancien acteur de l'Opéra, dont les trente années de service sont révolues. On doit donner le bel opéra de la *Vestale* dont le premier rôle sera momentanément joué par un autre sujet que M^{me} Branchu, qui ne peut jouer en ce moment. A la suite de la *Vestale*, on doit remettre *Mirza*, ballet charmant qui a long-tems été en possession de plaire, qui depuis nombre d'années n'a pas été donné, et auquel on a fait des améliorations et des changemens qui ne peuvent donner à sa représentation que plus d'ensemble et d'éclat.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL.

Septième exercice des Elèves, aujourd. 17 avril 1808, à deux heures après-midi, dans la salle du Conservatoire.

PROGRAMME.

- 1^o. Ouverture de *Médée*, de M. Chérubini.
- 2^o. Quintetto, *Così Fan tutte*, de Mozart, chanté par M^{lles} Vuarrier, Gorla, MM. Boulanger, Alexandre et Albert.
- 3^o. Premier Concerto de flûte, de M. Berbiguier, exécuté par M. Dubois.
- 4^o. Air de *Sémiramis*, de M. Cael, chanté par M^{lle} Gorla.
- 5^o. Concerto de violon, de Viotti, exécuté par M. Joseph Habeneck.
- 6^o. *Benedictus*, du *Requiem*, de Mozart, chanté par M^{lles} Gorla, Pelet ; MM. Boulanger et Albert.
- 7^o. Symphonie d'Haydn.

Les cartes d'entrées se prennent au bureau des recettes des exercices du Conservatoire.

Prix des places : Premières loges, 5 fr. ; loges du rez-de-chaussée, 4 fr. ; galeries hautes et basses et parquet, 3 fr.

Les personnes qui desirant des loges, sont priées d'en faire retirer les coupons avant midi le jour de l'exécution.

LIBRAIRIE.

Le *Traité du Blanchissage à la vapeur*, par F. R. Curandau, professeur de chimie applicable aux arts, se vend chez l'auteur, rue de Vaugirard, n^o 52 ; au bureau du Journal du Commerce, à celui du Journal de l'Empire, et chez M. Colas, imprimeur, rue du Vieux-Colombier.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. j. jouis. du 22 mars 1808.	85 fr. 90 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808.	fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1287 fr. 50 c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} avril.	fr. c.
Actions des Fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Saül, oratorio en 3 actes, et le ballet de la Rosière.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille, et Amphytrion.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, le Menuisier de Livonie, Bon Naturel et Vanité, et Ordre et Désordre. — Mardi, la 1^{re} reprès. du Mari juge et partie, com. nouv.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui,

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Bancelin, Haine aux Femmes, et les Pages du duc de Vendôme.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui,

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Quatre Fils Aymon. — Incessamment, la Scène comique de M. Rognolet, ou le Tailleur de la Garonne.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui, les exercices de la troupe d'agilité, la danse de corde, et les chiens et singes savans et extraordinaires. La grande volige par un singe.

Tivoli, Chaussée d'Antin, rue Saint-Lazare. Aujourd'hui 17 et demain 18, pour l'ouverture, Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux, Spectacles, le prix du Dragon, Fanfare, Serenade, Concert, Danses. Feu d'artifice, représentant l'éruption du Mont-Etna. Expériences de M. Olivier. Exercices de M^{me} Forioso, Porte, Longuemare ; M^{mes} Forioso et Frascara. — Les Fêtes ont lieu, sans interruption, les dimanche et jeudi, eu égard au vaste salon ; les lundi des Fêtes champêtres. — Le Jardin est ouvert tous les jours, depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Le restaurateur a fait construire des cabinets particuliers.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n^o 1^{er}, Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredi, vendredi et dimanche, à sept heures du soir, à huit les expériences de physique, à neuf la fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

L'abonnement se fait à Paris, rue de Poitevin, n^o 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour 6 mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agar, propriétaire de ce Journal, rue des Poitevins, n^o 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n^o 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A PARIS, de l'imprimerie de H. AGASSA, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n^o 14